

DOMINIQUE PETTJEAN

LE TEMPS,  
EN DERNIER LIEU,  
JE L'AI PERDU.

LE TEMPS,  
EN DERNIER LIEU,  
JE L'AI PERDU.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

ARQUÉ contre le souffle du vent qui rabat sur l'océan la grisaille pluvieuse des nuages qui pourchassent les vagues dont les plus hautes, de ne pas s'effondrer sur la ligne écumeuse des brisants, viennent se fracasser sur la côte découpée où mon corps ressent la fragilité de sa présence dans la véhémence des éléments.

SOUDAIN submergé par la puissance des éléments, les battements précipités de mon cœur compriment les instants menaçants du temps qui remontent par mes veines paniquer ma tête que le cisaillement du ressac qui affouille le sable dessous mes pieds ne m'entraîne dans le bouillonnement de la vague qui s'élève fouetter le chemin côtier violemment.

CE roc battu par les flots et sur lequel, ce soir, je ne puis m'asseoir pour jauger le mouvement ondulant des vagues dont la cambrure se brise sur la côte découpée et l'accumulation d'une écume qui, roulée par le vent, se dissout et s'évapore lentement, lui, inerte depuis son agrégation dans les temps archéens, il dure !

LA lente érosion du rocher granitique n'ait pas dû à un passage du temps moins agressif à son égard, mais à la densité de sa masse qui résiste aux assauts des vagues qui sillonnent l'onde bleue d'une planète qui gravite autour d'une étoile jaunie rattachée par un bras spiralé à une galaxie qui, avec les réflexions du poète abasourdi, tournent en rond dans le vide.

CE mouvement spiralé de la main qui dévide le fil de la pensée emmêlé dans ma tête, me rend solidaire d'un ciel où s'y dissipe irréversiblement l'énergie des éléments, du déferlement des vagues aux battements des ailes de l'oiseau migrateur qui s'éloigne au-delà des nuages dispersés par les vents, jusqu'au retour au rien de chacun dans l'immensité d'un tout que l'univers contient.

DÈS lors que la vitesse d'expansion de notre univers ne diminue mais s'accélère dans ses confins j'en déduis que ce mouvement n'est dû à la force du souffle de son apparition qui s'amenuise à mesure que les agrégations de éléments le réfrènent mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe et que la course du temps, sans l'expansion de l'éther dans l'infini, serait figée dans un espace immobile.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

DANS cette vision où l'expansion de l'univers n'est due au souffle de son apparition mais à la force d'attraction du froid absolu du vide originel qui l'englobe, les lignes d'horizon que nous percevons se diffractent, d'étoile en étoile, dans toutes les directions.

IMMOBILES en aucun point du vide de l'éther en expansion, les éléments de l'univers trouvent leur salut en faisant corps avec leur chute si bien que, dans le cycle de l'énergie de la matière qui s'agrège pour se consumer irréversiblement, là où la poussière se déploie s'offrent des présents !

L'ESPACE connu perdue aux endroits où des astres, attelés à d'autres astres, tournoient là où le vide incommensurable dans le mouvement se retrouve, ainsi, au hasard des attractions, du plus grand au plus infime des univers, c'est au rien du vide que le carrousel des particules élémentaires donne corps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

TOUT corpuscule emporte l'ici et maintenant du monde charriée par des astres en feu qui, épuisant leur mystère, surgissent de la poussière qui s'en suit.

COMME se forme dans la pureté bleue d'un ciel d'été le nuage noir qui libère la grêle et l'énergie des éclairs, dans le vide de l'éther où la matière des éléments se complexifie en s'y refroidissant, s'agrègent des nuages de gaz et de poussière en des astres incandescents.

DÈS lors que "rien ne se perd, rien ne se crée : tout se transforme", à la fin des fins, si le mouvement d'expansion de l'éther ne s'inverse, sous quelle forme l'énergie dissipée de la matière des éléments se retrouvera diluée dans le froid absolu du vide originel qui englobe l'univers, en de nouvelles vagues de vide parcourant l'infini ?

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

LA matière se complexifiant dans son retour au rien, les combinaisons d'éléments se constituent à des vitesses qui les situent hors du néant de n'être plus.

À l'image de la vague qui se cambre à l'approche de son ressac qui délimite l'océan, tout élément se modifie dans son allant du seul fait d'être un manège provisoire d'atomes plutôt que ce rien qui, dès que le retour au même d'une onde se brise, revient.

GROSSIES par l'onde brisée des précédentes les vagues échevelées m'apparaîtraient bientôt folles si dans ma tête de poète, avant que sur une feuille de papier vierge et lisse mes doigts ne maîtrisent dans une formule concise les enchaînements des éléments qui s'entremêlent dans la tempête en y incorporant les avancées par à-coups de ma pensée, le brassage des mots ne couvrait leur vacarme.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

SURTOUT ne pas commencer à chercher des mots pour décrire ce moment où le vent, les vagues, le sable chaud, la pensée qui s'effiloche dans la paresse, conjuguent leur présent.

À quelques pas du reflux de la pensée que ma main échoue à inscrire, dans une ligne droite de mots qui s'aventure dans le futur de l'aire vierge d'une page, dans les mouvements cycliques du monde, émerge le souvenir d'un enfant jouant à graver rapidement dans le sable, au plus près des vagues, l'alphabet de son nom.

S'EST-elle écoulée sécable ou insécable cette durée de temps pendant laquelle la falaise d'antan s'est éboulée en cette vaste dune crissante sous mes pieds ? Avec quelle mesure trancher ? Celle de multiplier par deux les vagues que l'enfant comptait à mesure que celles-ci effaçaient, une deuxième fois en se retirant, l'empreinte de ses pas qui biaisait l'étales trompeuse de la marée basse ?



C'EST en étendant les bras comme un enfant que j'ai, en tourbillonnant sur moi-même sur une terre en mouvement, franchi le mur du temps pour me retrouver intégré aux différentes vitesses des éléments qui se transforment à mesure que l'énergie de la matière agrégée ou bien acquise par le vivant se dissipe irréversiblement.

EST-ce la flèche du temps qui régule l'évolution des éléments dans le vide en y ajoutant ou en y soutirant des grains d'énergie ou bien le présent du temps ne serait-il que la concomitance des différentes durées d'épuisement de l'énergie de la matière de chaque élément dans la froidure de l'éther jusqu'à la mort thermique de l'univers à la fin des temps.

Si la durée de la présence des éléments dans le vide de l'éther est déterminée par la vitesse de dissipation de l'énergie de leur matière, alors le passage du temps qui ravine le monde qu'un démiurge créa en le faisant six jours durant n'est qu'un leurre, et toutes fictions sur sa course en avant dans le futur qui l'emporte sur sa fuite dans les ruines du passé, oblitérent nos pensées d'autant.

LE souffle du verbe qui fit naître Adam et Ève de la poussière nous oblige-t-il à croire que c'est le mouvement du temps carillonné des horloges qui, depuis le sixième jour du Livre, anime la danse de nos squelettes, plutôt que le flux d'énergie qui nous traverse jusqu'au dernier expire d'un éther dont la transparence nous sépare de la nuit d'un vide infini.

AVANT que je ne m'épuise à lisser des boucles de mots jusqu'à ce que le cours du temps que je passe à affronter le vide de l'aire vierge de ma page se retrouve capturé et figé dans une trace par où ma pensée repasse, j'arpentais la grève en alourdissant mes poches de petits galets blancs ravi de ne trouver à leur rotondité polie ni commencement ni fin.

APRÈS avoir sillonné l'espace vierge de la page avec une phrase qui tâtonne tant que le déroulé de sa tournure ne délivre une pensée qui prône que, sans le vide froid de l'éther, les éléments de l'univers ne dissiperaient l'énergie de leur matière me faut-il choisir ou pas, avant de passer de vie à trépas, le moindre grain de poussière s'intégrant à la constitution du tout, la glèbe ou la cendre ?

PAREILLEMENT au moment où apparaît, dans la tournure mouvante de la phrase tâtonnante qui se déploie sur l'aire vierge de la page, une facette brillante du vide attracteur où se meut la pensée questionnante, nous percevons la consistance des corps célestes que celle-ci soit obscure ou lumineuse, solide, liquide ou gazeuse, dans l'évolution de leur présence dans le vide d'un éther dont ils sont les hôtes.

AVANT d'atteindre le point final de la phrase et que ne s'y précise, comme au travers d'une lunette aux lentilles inversées, ma vision du vide créateur de l'aire vierge des pages où s'élaborent mes pensées, mon esprit suspendu au mot qui lui échappe plonge par la fenêtre ouverte dans la nuit noire où scintillent, dans une bulle d'éther dont l'expansion s'accélère, des étoiles qui depuis longtemps ne sont plus.

DE la célérité de la lumière à la fraîcheur des ombres lentes, l'instant présent du temps traverse-t-il d'un coup la totalité des éléments de l'univers dont l'expansion s'accélère ou bien progresse-t-il à partir du plus infime des ajustements des particules élémentaires des agrégations de matières qui dissipent leur énergie dans un éther qui s'évide dans le vide infini ?

C'EST en cherchant dans le ciel constellé le bras d'Orion qui relie notre planète bleue à une galaxie spiralee autour d'un trou noir d'où ne s'évapore que le fantôme d'une énergie sans mémoire que j'ai, en me remémorant le savoir que mes yeux ne voyaient, remonté en un instant la nuit des temps qui m'en sépare.

J'INVITE tout un chacun à assister, en soustrayant les milliards d'années-lumière du temps qui nous en éloigne, à une déchirure dans le vide originel produite par l'éruption violente de l'énergie qui s'y accumule quand chacun des point du vide, en étendant son rien à la ronde, croise les ondes des autres points et c'est cette même énergie de tiraillement entre le retour au rien et l'expansion du rien à l'infini qui depuis lors se perd dans l'éther.

DANS l'accélération de son expansion dans le froid absolu du vide originel qui l'englobe, notre univers chiffonne-t-il un abord vierge des ravages du temps, comme cette cosmogonie de béotien recycle le monde ancien du feu en de la terre, de la terre en eau, de l'eau en éther et de l'éther en feu, dans le vide attracteur des feuilles vierges et lisses de la rame de papier située à la portée de la main ?

SON mouvement de rotation s'effectuant dans le sens opposé à la course apparente du soleil la terre donne cette impression d'aller, ceinturée par le fer des hommes habiles et curieux et le feu des envieux et des furieux, des rayons argentés du levant aux stries d'or du couchant, vers le futur à reculons.

QUINZE degrés s'égrenant dans une heure, la totalité des planètes effectuent leur volte en vingt-quatre heures quelle que soit la vitesse de leur rotation, reste que la durée de chacune pour effectuer son tour n'est pas la même, comme les strophes du poème qui restent abstruses de nombreuses années avant de clairement dérouler une pensée infuse, alors que les tâches ménagères sont quotidiennement à refaire !

PLUTÔT que d'étayer un monde où chaque chose a son mot, la nature sa prose, l'amour de loin son poème quand les solitudes ne se rencontrent dans les romans, le judicieux ne serait-il pas, avant que la mélancolie qui s'empile dans les tiroirs de l'écritoire ne se teinte d'un noir désespoir, de manier cyniquement les nombres qui thésaurisent une matière fossile qui, bulle après bulle, s'amenuise ?

L'HOMO qui ne serait sapiens s'il n'était habilis et qui, prothésé de la tête aux pieds, ne cesse d'être inventé par les outils qu'il bricole, que l'accumulation des gains soit due à la répétition des gestes épuisants pour les uns, au temps usurier pour les autres, de le départager cela importerait si le soleil tannant ne pointait aux heures où la cloche des nantis le sonne !

SEULE une araignée suspend, à cette heure tardive, le fil du temps à mon ancienne pendule vu qu'avec le poids des ans, la petite aiguille entraînant la grande rouillée dans un pas de deux, le déclin des jours égrainé langoureusement par des engrenages usés retarde sur la progression sensible des ombres qui reviennent se mêler aux songes de mes nuits.

COMMENT se fier à une horloge dont les aiguilles parcourent deux fois le cadran pour revenir à minuit en carillonnant tous les quinze degrés la course apparente du soleil si bien que, le mouvement de la rotation de la terre venant à l'encontre de la ronde du temps mesuré, celui-ci m'oblige, pour ne pas être entraîné passivement dans le passé, à des efforts de chaque instant pour, de tic tac en tic tac, aller de l'avant !

COMBIEN d'onces de poussière vont se déverser dans les vases jumeaux du sablier de pacotille qu'aucune perte de temps n'a retourné depuis bien des années, avant que ne décroisse le sourire lumineux de notre amie la lune qui, pour jouir du moment d'être ronde, accélère sa course dans sa traversée des nuages ?

À midi tapant, en passant de l'autre côté de mon ombre, j'ai devancé de l'allant de mon pas la marche du temps qui nous faisait galoper sur le chemin des écoliers dès lors que le jeu consistait à piétiner les fantômes que nous projetions en les poursuivant.

LA Grèce antique nous ayant appris que Chronos s'est retiré rapidement dans la nuit avec le premier des marathoniens qui, à bout de souffle, expira avant de clamer la victoire et plus lentement avec le deuxième qui l'a réussi en ménageant son effort, le tacticien avisé sera donc celui qui privilégiera les longs détours au franchissement des obstacles du trajet le plus court, le temps gagné étant à notre mort perdu !

EN partant du principe que l'univers visible est pris dans un éventail de vitesse assurant à chacun de ses éléments sa présence, poète, réduirais-je le temps généré par l'attente d'une reconnaissance si, pour que m'apparaisse une pensée plausible dans une tournure de phrase compréhensible, je ne devais triturer un bredouillage qui s'étale sur l'aire vierge de la page à mesure des raturages ?

NE filant plus à la cadence des heures comprimées dans un ressort, les jours, les saisons, les années regagnent le début de mon passe-temps pour que je le relise depuis son premier mot et de redistribuer, là où le salmigondis d'une idiotie pointe encore, les fragments de la phrase disloquée dans le vide créateur auquel je crois jusqu'à ce que la tournure qui s'y déploie, habilement déroulée, récompense d'une pensée le travail de mes doigts.

COMME ce n'est qu'en repassant par le fil déroulé des mots, comme l'araignée celui de sa toile, que mon esprit capte la pensée qui s'y noue, sans une page blanche ne se profilerait, entre les raturages des moutures de la phrase que je triture, le tour harmonieux d'un savoir judicieux sur le vide originel d'avant celui des cieux.



POUR que mon geste ne se fige dans la paresse de ne plus aller quérir la pensée qui ne cesse d'évoluer à mesure de mes maladresses, et que mon esprit ne se lasse de se raccrocher l'imbroglio des mots que je relancent jusqu'à ce que s'y agence clairement mon histoire d'un vide attracteur de la page transmué en créateur de mon savoir, il me faut biffer les écarts qui ne mènent nulle part de la phrase qui, de se construire dans le temps plutôt que dans l'espace, s'égare.

COMME mon esprit reste perpétuellement privé de la cohérence à venir de la phrase en train de malaisément s'écrire, ce n'est que lorsque le bruit d'engrenage des rouages du langage s'articulent autour des rimes essaimées dans des fragments dispersés, que se concrétisent sous mes yeux les pensées en attente dans le vide de ma page blanche où les phonèmes du poème s'enchaînent en un tour mélodieux.

SI je ne restais insatisfait du contenu banal de la phrase bancale, je ne reviendrais permuter les mots de la mouture désarticulée jusqu'à ce que se clarifie, dans l'espace vierge de la page, le charabia du premier jet et que ce certifie la pensée qui ravit mon esprit que ne se ferait la répétition des phonèmes en dehors du vide de l'espace où se déploie la trace.

POUR que ma main ne se lasse de prolonger la trace raturée de la phrase qui ne cesse de tâtonner, l'attention de mon esprit se laisse happer par le vide blanc de la page pour y retrouver le schème de ce poème : que ce n'est pas dans le cours du temps que se façonnent les éléments mais dans le vide de l'espace, ce qui permet à mon esprit de réactiver dans la relecture de la phrase déployée, autant de fois que désiré, la temporalité d'une pensée.

LA formule dont le minimum de sens dépasse l'attente de mon esprit ébaubi, la dois-je au vide attracteur des pages blanches ou au double écoulement du temps, un infécond qui se débande en laissant, sur ma gauche, l'embrouillamini biffé d'une ineptie et le fertile qui, sur ma droite, escorte la phrase brouillonne jusqu'à ce que rayonne, au terme de l'espace parcouru pour sa venue, la pensée attendue sur le vide créateur où, intelligemment se lient, les mots poursuivis par la folie de mon esprit ?

QUAND bien même j'oublie, page après page, les tournures alambiquées des pensées qui ressassent la course de la flèche du temps subordonnée à l'expansion de l'espace, je ne cesse pourtant d'écrire, jour après jour, mon délire sur le vide attracteur qui m'inspire, sinon mon futur ne se déplace sur la page vierge de trace.

PRIVÉ de l'aire vierge de ma page, je ne m'enorgueillirais des pensées sur le vide attracteur où elles adviennent avec les mêmes mots qui reviennent lorsque ma main réussit, pour paver sans pause ni vacances le cheminement de mon esprit, à enchaîner des strophes abouties dont j'oublie la facture à mesure de leur écriture si bien que le vide de ma page blanche est devenu, pour combler cette déficience, l'horizon de mes jours, du plus long au plus court.

LE labeur de mes heures étant de percevoir dans l'élaboration d'une forme une réponse à l'inquiétude de mon esprit de ne s'extraire de son hébétude en-dehors de son étude, je redistribue les fragments dispersés de la phrase disloquée jusqu'à ce que devienne évidant, de gauche à droite en partant de la majuscule, le sens du temps passé à attendre que dans le cheminement tâtonnant de la trace dans l'espace, la pirouette d'une tournure l'emporte sur l'absence d'élan d'une pensée dans ma tête.

LA traîne de nuages cotonneux empourprés par un soleil mi-clos qui s'attarde dans le ciel je ne puis l'accompagner des yeux sans que ne m'en détache la voix soliloquée de la solitude et que ne ricochent dans ma caboche, l'augure d'une image n'affectant mon esprit qu'au terme d'un bricolage du langage, les rimes bancales de la strophe banale qui étire mon attente qu'une pensée illumine l'horizon qui engloutit une ronde des jours dont la vanité avalée par l'oubli me masque le mystère de la nuit infinie.

LA terre n'étant ni plate, ni immobile au milieu des cieux, est-ce de m'être dépouillé de l'illusion de l'écoulement du temps journalier d'une rotation inséré dans l'annuel d'une révolution pour les durées d'épuisement de l'énergie des astres dans un vide qui en lui-même infiniment ne change, que l'embrasement d'une armada de nuages, perçu au travers d'une envolée de mots fuyant mes efforts pour les réunir, rassérène mon âme veuve du temps qui nous lierait au présent de son mouvement.

APRÈS avoir teinté de nostalgie le rougeoiement du soleil en le couchant dans un poème ma plume revient, sur une nouvelle page blanche, courtiser la silhouette entraperçue de la femme nue qui n'a toujours pas répondu, le temps du livre n'étant pas celui du vivre, à la prière que se récitait l'enfant que la mort ne lui vienne avant d'avoir aimé de son sang.

DE même que refleurit, pour la beauté de cet ouvrage, dans la zone sauvageonne de ma mémoire, l'heure envoûtante où la femme brune s'est alanguie nue à la lumière de la lune sans se cacher de la curiosité de l'enfant instruit par les images jaunies des livres interdits, de même se refaçonnent au printemps des champs colorés de brassées de fleurs parfumées, le regret du temps.

Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu

« *COMME un petit coquelicot, mon âme, comme un petit coquelicot* », fredonnerais-je cette plainte où pleure la fleur couleur de sang qui meurt sitôt cueillie dans l'or des champs si, pour préserver le moment où l'âme s'abandonne à l'eau du baiser qui vous emporte dans un lit mouvant, depuis les premiers poèmes confus de ma jeunesse, le puits d'encre noire du fol espoir d'embrasser le temps de son amour pour toujours, ne s'épuise.

*LE temps s'en va, le temps s'en va ma Dame,  
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,  
Pierre de Ronsard (1524-1585)*

RATTRAPANT mes pas de mendiant-poète poursuivant les mots de sa pensée, une chanson de nos pères m'invite à reprendre son refrain pour glorifier l'éternel retour des jours qui, bien que ce soit nous avec la terre tournant comme une toupie autour du soleil qui allons, rapidement passent.

*poème relu et modifié, le dimanche 24 mars 2024.*

*à propos*

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :  
“*Le temps, en dernier lieu, je l'ai perdu*”, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements